

LE BOOM DE LA TRADUCTION

CES TRENTE DERNIÈRES ANNÉES ont vu une explosion des traductions des auteurs étrangers et des grands classiques revisités. Dans certains pays, le traducteur est considéré à l'égal de l'auteur. Grâce à eux, des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale sont accessibles malgré la langue et survivent au temps.

« *Traduttore, tradittore* ». L'adage italien était déjà connu par Joachim Du Bellay au XVI^e siècle. Toujours est-il que, si la formule n'a pas perdu sa pertinence, le traître – le « traditeur », disait la poète – est, lui, en train de conquérir la reconnaissance et la notoriété qu'il mérite. Cela fait longtemps, notamment à l'Est, que ce soit en Pologne, en République tchèque ou surtout en Russie, que le traducteur est considéré presque à l'égal de l'auteur, c'est-à-dire comme celui qui, selon Diderot, n'est « satisfait de sa traduction » que lorsqu'il a su « réveiller dans l'âme du lecteur les mêmes impressions » que celles qu'il a reçues en lisant l'original. Sans atteindre toujours ce degré de perfection, il est clair que le public a pris conscience de l'importance de ce travail de recreation qu'est l'acte par lequel on s'efforce de rendre un texte dans une autre langue, ou plus précisément par lequel le traducteur transporte le lecteur au plus près de l'original sans jamais le dépayser, autrement dit sans le rendre étranger au génie de sa propre langue.

L'équation fondamentale de la traduction n'a pas changé. Tout traducteur doit peu ou prou « naviguer » entre deux pôles. Soit être de ce type de traducteurs que certains linguistes ont appelés les « sourciers » et qui ont à cœur de serrer au plus près le texte original et les structures de la langue dans laquelle il a été écrit, au point de parfois sacrifier l'élégance à la littéralité. Soit au contraire se ranger du côté des « ciblistes », terme employé pour désigner ceux qui, au risque de se laisser aller aux voluptés charmantes et dangereuses des « belles infidèles », prennent des distances avec la lettre pour mieux rendre l'esprit de l'œuvre dans la langue « cible », entendons la langue des destinataires. Bien sûr, cette attitude a, comme la première, ses écueils. S'adapter au lecteur n'autorise pas à mettre Platon, Shakespeare ou Cervantès à n'importe quelle sauce à la mode. Un bon

« cibliste », sous prétexte qu'il viserait un public de « djeuns » n'ira pas jusqu'à dire que Roméo « kiffe à mort » Juliette ou que Don Quichotte est un « chevalier au look triste ». En revanche, un « sourcier » comme André Chouraqui, ayant entrepris de faire sentir le plus possible l'origine hébraïque du texte biblique, peut, au risque de donner dans le pittoresque, traduire le deuxième verset de la Genèse (rebaptisée Entête) : « Au commencement la terre était tohubohu. » Mais là n'est pas l'essentiel et qu'on goûte les audaces de certaines traductions ou que l'on se réjouisse de la prudence ou de la fluidité des autres, il suffit de savoir que la lettre ne tue pas toujours, tout comme il arrive à l'esprit de dénaturer plus que de vivifier. Décisive, cependant, dans la réévaluation de la figure du traducteur est la prise de conscience progressive de son rôle essentiel dans le maintien d'une relation vivante avec les œuvres. Walter Benjamin, dans *La tâche du traducteur*, écrivait que la traduction « caractérise le stade de survie » des œuvres importantes. Elle est un signe qui ne trompe pas. Donc tout ne va pas à vau-l'eau ! Les récentes retraductions d'œuvres classiques de la littérature (la Bible par l'équipe de Frédéric Boyer, Shakespeare par Jean-Michel Déprats, Dante par Jacqueline Risset, Cervantès par Aline Schulman, Dostoïevski par André Markowicz, Kafka, Joyce, Nabokov, Musil, etc.) sont à saluer comme d'authentiques événements littéraires. Ces traducteurs, par leur talent, leur invention, par leur aptitude aussi à préférer une sortie vers le haut à l'alternative classique entre proximité de l'original et lisibilité, ont su (re)donner force à des textes dont le statut de « classique » tendait à en faire des pièces de musée. On s'en prend parfois à regretter que Racine n'ait pas écrit dans un autre idiome que le nôtre ! Quelque nouveau traducteur habile redonnerait des couleurs originales (plus proches de l'origine, donc) et sa force à un classique qui souffre de n'être lu que dans le cadre convenu d'une salle de classe ou d'un théâtre. Mais après tout, pourquoi pas, puisqu'on répète que bientôt la langue de Racine ne sera guère mieux comprise dans les lycées que *La chanson de Roland* ?

Il n'y a pas en effet que les traducteurs qui trahissent. L'évolution et la vie de toute langue font qu'elle ne cesse de s'altérer et en un sens de se trahir, et donc d'appeler à nouveau ces créateurs de seconde main mais de premier ordre que sont les traducteurs à l'ingrate (mais noble) mission de redonner vie aux œuvres. Tâche à toujours recommencer s'il est vrai, d'après Walter Benjamin, que « le destin de

la plus grande traduction est de s'intégrer au développement de [la langue maternelle du traducteur] et de périr quand cette langue s'est renouvelée.»

Source : *Lire*, novembre 2005, p. 102